

LA SOCIÉTÉ MODERNE ET L'ANARCHIE...

Ignorée du grand public, écrasé par un terme qui, depuis cent cinquante ans, est le synonyme imprécis de tout ce que la société réprouve, qui est pour elle le facile dénominateur de tous les dangers qu'elle redoute, l'Anarchie est confrontée avec une morale, une économie, un lien organique qu'elle conteste depuis que ses théoriciens lui ont donné une consistance doctrinale. Cependant, en marge des propositions que l'Anarchie faisait aux hommes et malgré les luttes révolutionnaires auxquelles elle s'associait, la société s'est développée de façon empirique, empruntant à toutes les spiritualités, y compris à l'Anarchie, les formules qui ont assuré son équilibre et, par conséquence, sa pérennité. Et cela est tellement vrai qu'un sociologue peut facilement déceler dans la société moderne le reflet de toutes les sociétés antérieures en même temps que l'appropriation d'éléments triés dans les propositions socialistes et qui lui ont paru nécessaires pour assurer son équilibre social.

Ainsi la défense d'une économie d'industrie s'apparente à la défense d'un fief féodal, le centralisme étatique à la recherche de l'hégémonie que les Capétiens, les Bourbons, ont recherchée pendant dix siècles et la démocratie politique, qui est la démocratie du verbe, aux aspirations de la bourgeoisie issue de la Révolution Française, comme la planification est un coup de chapeau au marxisme vu sous l'angle de la cohésion économique et disons que les libertés que la société permet à l'homme de prendre avec la morale traditionnelle d'origine religieuse et la morale sexuelle en particulier, est un emprunt à la pensée libertaire.

Avec une souplesse remarquable, qui dément les prévisions des théoriciens socialistes du siècle dernier, y compris les théoriciens anarchistes, une souplesse sans précédent dans l'histoire économique des sociétés antérieures, la société moderne, pour protéger l'essentiel qui est la différenciation économique entre les classes qui la composent, a assimilé, digéré puis reconverti des formes d'organisation, des justifications morales, des perspectives à court terme empruntées à ses adversaires. On peut dire que la critique de la société traditionnelle qui accouchera de la société économique lui a été à la fois un stimulant pour se reconverter et une mine inépuisable où elle a trié les éléments de cette reconversion. Comme les putains des beaux quartiers, la société actuelle a mis sur ses griffes un vernis rouge qui masque leur longueur et leur forme.

En face de cette société contemporaine issue d'une histoire en zigzag, et pour la mesurer avec le projet anarchiste, il faut abandonner le ton respectueux et compassé qui, généralement, nous sert à interroger les hommes et les faits qui constituent le fond commun de notre pensée libertaire, ce qui exige un minimum de rigueur intellectuelle. Cette confrontation de l'anarchie et de la société industrielle est en fin de compte la confrontation de l'homme avec un milieu qu'il se refuse à accepter, et elle doit aboutir, de la part de l'homme moderne - qui n'est plus l'homme du dix-neuvième siècle - à une prise de conscience de sa situation économique et morale dans une société qui a conservé du dix-neuvième siècle le principe de la différenciation économique des classes, mais qui en a transformé l'aspect visuel et les moyens techniques.

Le collectivisme anarchiste appuie sa proposition sur trois pièces maîtresses qui sont l'œuvre de Proudhon, de Bakounine et de Kropotkine.

Proudhon le premier a compris l'importance des rapports qui existent entre la propriété et l'accumulation de la plus-value que le profit de cette propriété procure au propriétaire. Plus le profit augmente, plus la plus-value augmente. Soyons clair. Une propriété produit un profit; plus le profit est important, plus la valeur de la propriété augmente. C'est donc au propriétaire que le bénéfice de l'opération revient, même si les causes qui ont occasionné l'augmentation du profit ne sont pas dues au travail du propriétaire mais à celui de ses employés. C'est cette constatation, faite bien avant que Marx eût écrit une ligne sur ce sujet (1840), qui a permis à Proudhon de déclarer «*La propriété c'est le vol!*» et de réclamer, non pas la suppression de la propriété comme on le dit trop fréquemment, mais de la réduire à la possession, le profit comme la plus-value qu'elle procure devant revenir à la communauté. Et pour rompre ce mécanisme qui, depuis des

millénaires et quel que soit le régime politique, aliène les hommes, il nous proposera l'égalité économique entre tous les sociétaires.

De cette proposition de Proudhon naîtra le mutualisme, la coopération, le syndicalisme et, en fin de compte, le socialisme libertaire qui sera un collectivisme de différenciation ou, si l'on veut, l'individualisation de la part économique que chacun perçoit de son travail. Il faut remarquer que si toutes les écoles socialistes ont inscrit à leur programme la théorie égalitaire de Proudhon, aucune ne l'a appliquée une fois parvenue au pouvoir. Seul parfois, à Cuba, Castro en veine d'éloquence y fait épisodiquement allusion, mais cela ne va pas plus loin bien sûr. Si la théorie économique de Proudhon reste la base de l'anarchie, elle s'insérerait à l'origine dans d'autres propositions qui sont aujourd'hui dépassées. Il reste pourtant que l'activité de Proudhon, qu'on peut diviser en trois périodes, est riche d'enseignements.

La première période est une période intellectuelle et dans les ouvrages qu'il publiera avant 1848, *Qu'est-ce que la Propriété* et *Philosophie de la Misère*, Proudhon jettera les bases de sa théorie de l'économie qu'il se contentera de développer ensuite dans ses autres ouvrages. La seconde période est une période politique. En 1848, il va se jeter dans l'action parlementaire. C'est l'époque des grandes illusions, des projets somptueux, telle la *Banque du Peuple*, qui échoueront. Période riche pour la pensée anarchiste car elle nous démontrera l'impossibilité de la réforme économique au sein de la société protégée par l'État, l'impuissance parlementaire et la nécessité révolutionnaire. Et cette démonstration par les faits aura une force autrement convaincante que la déclamation, le verbalisme ou la phraséologie dite révolutionnaire, dont on a trop usé et qui est la forme de défoulement adoptée par une intelligentsia de café littéraire. Enfin, la troisième période est un retour aux sources après l'amère déception parlementaire. Elle sera singularisée par un livre important: *La capacité politique des classes ouvrières*, par le *Manifeste des soixante*, par la création du mouvement ouvrier en France.

Le second des grands théoriciens anarchistes est un homme plus complexe. Contrairement à Proudhon, issu du peuple et qui, toute sa vie, restera peuple, Michel Bakounine est le fils d'un hobereau grand-russien. Et il conservera de ses origines une mobilité intellectuelle qui parfois déroutera. Il est par excellence un militant complet. Théoricien, propagandiste, organisateur. Pourtant, autour de son œuvre, règne un relent douteux, malsain, qui a été et qui sera exploité par tous les «révolutionnaires de pacotille» pour qui l'anarchie semble le tremplin rêvé à une carrière fructueuse de politicien de «gôche». Cela s'explique par une longue carrière qui du nationalisme, du libéralisme, du nihilisme, le projettera vers l'anarchie, avant que son idéal ne s'éteigne dans un renoncement amer. La *Première Internationale*, la *Commune*, l'*Internationale Anti-autoritaire Jurassienne* sont les grands moments de cette existence mouvementée. Rarement un homme ne fut plus représentatif d'un moment de l'histoire. En cela il ressemble à Blanqui. Comme ce dernier on le retrouve partout où les travailleurs se battent avec plus ou moins de discernement. Et comme Blanqui il a la passion des sociétés secrètes sans grande consistance idéologique et sans bases populaires réelles. Sa méfiance des grands mouvements populaires et sa prédilection pour les groupes ésotériques se retrouvent dans les derniers feuillets qu'il écrivit avant sa mort sur un ton désabusé.

On lui doit cependant l'étude la plus sérieuse sur les rapports de l'homme et de la science. Contrairement aux autres théoriciens de son époque il est résolument anti-Platon. Il a bien vu où conduisait la sélection entre les individus et son propos sur l'homme de science et la société est une condamnation de cet humanisme prêché par Socrate dans *La République*. Les pages qu'il a écrites sur ce sujet n'ont pas une ride et sont étrangement actualisées par les prétentions de la technocratie à conduire le monde moderne à la finalité. Naturellement, sa traduction de Marx, comme ses variations sur le «communisme», entretiennent l'équivoque sur son projet politique. Cependant, lorsqu'il se décidera à suivre Proudhon dans le domaine de l'organisation fédérative du travail, comme il le fait par exemple pour le problème paysan, il nous donnera des thèmes dont nous pouvons aujourd'hui encore nous réclamer. On lui doit une phrase dirigée contre Marx avec lequel il avait cependant plus d'un point commun: «*Le socialisme sans la liberté, c'est la caserne!*». Et si au Congrès de l'Internationale à Bâle, en 1869, ce sont d'autres que lui qui définiront les grandes lignes de ce que sera le syndicalisme révolutionnaire, ils ne pourront le faire que parce que Michel Bakounine interposera entre eux et Karl Marx, petit bourgeois cauteleux, coléreux et raisonneur, sa stature gigantesque. Il reste le symbole de l'action et des nécessités de l'organisation et à ce titre il est précieux pour l'avenir de l'anarchisme collectiviste.

Qu'a-t-il donc manqué à Pierre Kropotkine, le troisième des théoriciens de l'anarchisme, pour être l'annonciateur des temps modernes? Rien d'autre que d'être né plus tard pour comprendre l'évolution prodigieuse et imprévisible de l'économie. Il ne reste que peu de choses des éléments d'histoire sur lesquels il a bâti son œuvre et pourtant ces éléments représentaient la somme des connaissances de son époque.

Les propositions qu'il avance dans *La Conquête du Pain* ou dans *L'Entraide* pour esquisser une société de caractère anarchiste se heurte aujourd'hui à la prodigieuse concentration humaine et matériel qu'exige la fabrication des objets que désirent les hommes. Oui, l'œuvre de Kropotkine a plus vieilli que certains aspects de l'œuvre de Proudhon ou de Bakounine. Lorsqu'on le lit, il nous semble évoluer dans un monde à part, disparu, et nous ressentons la tristesse de ces temps paradisiaques que le poète nous décrit sans les avoir connus. Cependant, si on ne se confine pas au détail, si on possède le moyen de saisir l'œuvre tout entière, on se rend compte que Pierre Kropotkine est le plus moderne des «trois grands», car il est le seul à avoir conféré à l'anarchie une dimension universelle. Il est celui qui a le mieux compris que l'anarchie était autre chose qu'une révolution à l'intérieur du palais de l'économie. Proudhon avait conservé à son système économique génial ce lien moral enseigné par la bourgeoisie et qui marque si fort l'âme des ouvriers qu'ils n'arrivent plus à s'en dépêtrer, même lorsqu'ils prennent à la gorge cette bourgeoisie, et Proudhon était un ouvrier! Bakounine avait parcouru l'Europe, la révolte aux lèvres, le fusil au poing. On n'avait pas l'impression que la morale de comportement fut l'objet de ses constantes préoccupations et lorsqu'il en parle c'est pour condamner la morale en cours, en particulier la morale religieuse et la morale sexuelle, plutôt que pour construire les éléments d'une éthique ou d'une esthétique qui donnent à l'économie égalitaire sa densité humaine. Kropotkine, lui, a clairement senti le rapport étroit qui existait entre l'économie, son lien politique et structurel, et sa morale du comportement. Il est le premier à avoir décelé l'universalité de ses aspirations, sa vocation à l'élaboration d'une civilisation qui soit une rupture totale avec la société contemporaine. Et dans son œuvre il nous en a tracé le cadre pour l'éternité. Nous changerons peut-être les éléments qu'il a placés dans ce cadre, mais nous ne pourrons plus nous contenter de voir l'anarchie à travers nos préférences intimes, nos manies, nos réflexes sentimentaux ou émotionnels, à travers une nation aussi évoluée soit-elle, un parlement aussi démocratique soit-il, une association de partis de «gôche» aussi révolutionnaires se prétendent-ils, une cause humanitaire aussi exaltante soit-elle. Kropotkine nous a démontré que l'anarchisme était un tout et que le détail était justement la part que s'appropriait la société bourgeoise pour se survivre. Démonstration qu'il n'a pas été permis à Kropotkine d'effacer de nos mémoires lorsque, sur la fin de sa vie, au nom de la défense de la démocratie française contre l'impérialisme allemand, il essaya de nous faire prendre parti dans une guerre où les travailleurs n'avaient rien à faire. Et c'est à travers son propre schéma, dont tous les détails sont à reprendre mais dont le cadre reste vrai, que Sébastien Faure et quelques autres ont pu maintenir l'anarchie dans la voie universelle qui est la sienne.

Mais l'anarchisme ne serait qu'un socialisme comme un autre, qui tendrait soit à l'inscrire à l'intérieur de la société, soit à prendre sa suite, en alternance dans un cadre où l'homme serait plié par le système; si un projet économique était une fin en soi. Le but pour l'anarchie, c'est l'homme! Si nous avons tendance à l'oublier, Stirner serait là pour nous le rappeler. C'est à travers Stirner que s'établit le compromis entre les servitudes de la création collective et la nécessaire protection de l'intégrité de l'homme. Compromis difficile, marge étroite! Lorsqu'on mord le trait dans le sens de la contrainte collective on aboutit rapidement au Marxisme avec son prolongement Léniniste qui implique, sous une forme autrement élaborée, un retour vers le système de classes avec ses différenciations économiques. Lorsqu'on mord le trait dans l'autre sens, l'individualisme paralyse l'effort créateur, le rend en fin de compte plus pénible, et concourt à priver l'individualiste le plus forcené des biens auxquels son individualisme l'autorisait justement à prétendre.

Stirner est le complément indispensable à Proudhon, à Bakounine, à Kropotkine. C'est sur eux, hommes du dix-neuvième siècle, que repose la doctrine de l'anarchisme collectiviste. Ils sont indivisibles en ce sens que les collectivistes ont proposé une méthode que l'individualiste a entouré d'un garde-fou. Et de nos jours, cette union symbolique prend une importance particulière car elle mêle étroitement le matérialisme et la métaphysique, et qu'elle nous permet, lorsque nous analysons l'évolution de la société moderne et les moyens de lutte qu'elle suscite, de faire la part de ces deux disciplines qu'on a trop longtemps opposées mais qui se complètent et dont le dosage est essentiel pour établir un projet de lutte révolutionnaire.

Bien sûr, la pensée anarchiste a formé d'autres théoriciens que ceux que nous avons évoqués et sur lesquels repose l'arsenal doctrinal de l'anarchisme collectiviste. Mais, quelles que fussent leurs qualités ou leur clairvoyance, ceux-ci n'ont été que les continuateurs des premiers, dont ils ont approfondi, élargi l'enseignement sans le réactualiser! Qu'on m'entende bien. Il n'y a là ni incapacité ni ignorance. Simplement, ils appartiennent à la fin du siècle dernier ou au commencement de ce siècle, à une période où l'économie n'avait pas encore atteint les cadences de mutations nées des deux dernières guerres mondiales. L'économie capitaliste en était encore au stade de l'usine et du métier et n'avait pas encore le caractère industriel que nous lui connaissons aujourd'hui même si cette évolution était dans les prévisions des théoriciens. Depuis, et avant même la concentration des industries, nous sommes passés à la concentration des métiers dans une seule industrie et en quittant le cycle artisanal de la production se sont posés à l'anarchisme collectiviste deux problèmes fondamentaux auxquels il lui fallait répondre. Une structure pour fabriquer les

objets qu'exigeaient les hommes, une autre structure qui permit de répartir le travail et ses fruits en évitant l'accumulation du profit, de la plus-value et en fin de compte de la propriété entre quelques mains, même si ces mains étaient celles des fonctionnaires de l'État.

L'appoint qu'apportèrent les anarchistes à notre arsenal doctrinal après la disparition des précurseurs et qui ne fut pas sans importance vint de deux sources. Une source intellectuelle et une source ouvrière. La moisson pouvait être riche et elle le fut effectivement quant à l'approfondissement, la vulgarisation, l'application technique des propositions initiales. Mais elle laissa en place la recherche qu'imposait l'évolution d'une société capitaliste qui se transformait à une cadence vertigineuse et qui refusait avec obstination de donner raison à nos anciens qui nous avaient affirmé qu'elle crèverait de ses contradictions. Mieux, cette société s'obtenait à ne pas passer par les chemins que lui avaient tracés les théoriciens et où nous l'attendions armés de tout notre arsenal doctrinal.

Pourtant, cette pléiade d'intellectuels anarchistes fut extrêmement brillante. Plus brillante que studieuse peut-être? Il suffit de citer, parmi d'autres, quelques noms : Elysée Reclus, Jean Grave, Malato, Sébastien Faure. Ceux-là avaient bien compris l'enseignement de Kropotkine et chacun à sa manière nous avait proposé des théories où le collectivisme des trois grands était sagement modéré par un individualisme qui, parti de Stirner, aboutissait à Armand.

Les ouvriers n'avaient pas été en reste. Ce fut la période somptueuse de l'ouvrier autodidacte qui joignait à l'information précise le goût concret de la réalisation pratique. Une première vague conduite par Eugène Varlin, venue du Mutualisme cher à Proudhon, avait défini devant les Congrès de la Première Internationale les bases de ce qu'on appelait alors le communisme libre, c'est-à-dire l'égalité économique, la suppression de l'héritage frein à l'accumulation, la gestion ouvrière. Une seconde, partant de Pelloutier, devait rechercher à travers les luttes de tendances au sein de la C.G.T. les moyens d'aboutir à l'objectif défini par la première. Et il fallut attendre les travaux de Pierre Bénéard pour assister à une recherche de structure de lutte révolutionnaire adaptée à l'évolution de la société.

Cependant, tous, y compris Bénéard, furent des hommes du dix-neuvième siècle. Car aucun d'eux ne travailla à renouveler les bases fondamentales qui avaient servi au dix-neuvième siècle à personnaliser l'économie capitaliste qui prenait alors son essor. Chez les intellectuels on en était resté à Kropotkine, chez les ouvriers à la Première Internationale et curieusement tous se trouvaient d'accord pour rejeter Proudhon qui est cependant celui qui a le mieux franchi le temps. Pour les Révolutionnaires des deux branches, Bakounine restait le maître, avec tout son cortège d'illusions héritées de Marx, sur le potentiel révolutionnaire des ouvriers des usines. Ils avaient, bien sûr, senti le mouvement économique qui s'ébauchait à leur époque, ils travaillaient à déterminer les moyens d'action que cette évolution imposait, sans comprendre que ces moyens d'action devaient être avant tout déterminés par un ré-examen théorique profond des mutations de la société libérale qui se muait en une société de consommation. Sous les coups donnés bien sûr par la classe ouvrière organisée, mais surtout sous l'impulsion donnée par la découverte scientifique et l'évolution des techniques qu'elle engendrait, les ressorts qui équilibraient l'économie capitaliste se modifiaient profondément. Empressons-nous de dire que cet aveuglement fut également vrai pour les autres écoles socialistes. Et c'est ce qui explique l'espèce de désarroi qui régna tout d'abord au début de la guerre d'Espagne, lorsque les anarchistes Catalans durent mettre en place une économie collectiviste anarchiste pour remplacer l'économie libérale qui s'effondrait. Et pourtant, en Espagne, à cette époque, la mutation de la société était à peine commencée!

Il est d'ailleurs difficile de marquer par une date cette révolution dans la société capitaliste qui fit glisser l'accumulation des mains des particuliers dans celles de l'État. Disons que la société moderne est née, sans bien s'en apercevoir, de la première guerre mondiale, mais que la seconde lui a donné sa vitesse de croisière. En tout cas, c'est seulement à partir de la seconde guerre mondiale, et malgré les avertissements des esprits éclairés, que les classes aliénées ont pris nettement conscience de la révolution économique profonde qui s'accomplissait sous leurs yeux.

La responsabilité de ce retard de l'anarchisme révolutionnaire par rapport à l'évolution de la société libérale du profit en marche vers la société industrielle moderne, incombe surtout à nous-mêmes! A notre esprit profondément conservateur, à notre répugnance à toucher aux grands monuments de notre histoire, à cette espèce de sainteté avec laquelle nous avons coutume de parler des grands ancêtres, plus qu'à notre insuffisance ou à notre paresse. A cette méfiance également envers les «réformateurs» dont quelques-uns, sous prétexte de renouveler l'étude économique de la société moderne, nous ont proposé une espèce de ragoût où la sauce anarchiste masquait à peine un rôti qui dégageait une odeur persistante de ce Marxisme

dont l'expérience a abouti à transmettre à l'État les facultés d'accumulation du profit, de la plus-value et de la propriété, afin d'en faire un gardien plus vigilant et plus robuste de l'inégalité économique des conditions d'existence et assurer ainsi, sous le vocabulaire tranquilisant du socialisme ou du communisme, la continuité d'un système de classes.

Il va falloir nous libérer de certaines servitudes et pour cela il nous faut faire nettement la différence entre la doctrine qui certifie une pensée et qui, par conséquent, est inaliénable, et l'analyse d'une situation qui dépend de la conjoncture et des moyens d'action qui, eux, doivent être adaptés à l'analyse économique et aux caractères comme aux aspirations réelles des hommes auxquels ils sont proposés..

Et tout de suite une question se pose, lorsqu'on s'est livré à ce travail déplaisant mais nécessaire d'icônoclaste: Que reste-t-il des travaux de nos théoriciens? La réponse est simple: Il reste le collectivisme anarchiste, qui est la construction d'une société dans laquelle la production et la distribution sont collectivisées afin de permettre à l'homme de jouir du maximum de liberté compatible avec la production des objets qui lui sont nécessaires. Et c'est cela le socialisme libertaire! Mais alors une autre question se pose: Que reste-t-il des travaux de nos théoriciens qui soit compatible avec la situation créée par la société moderne? Et à cette question il faut répondre clairement.

Disons qu'il reste de Proudhon deux éléments intouchables. C'est d'abord son analyse de la propriété qui aboutit à sa théorie de l'égalité économique, puis son système d'organisation de l'économie, qu'il a singularisé sous le nom de *Contrat*, et qu'on appelle plus communément le fédéralisme. Disons-le clairement, toute lutte sociale qui n'a pas pour but l'égalité économique est une escroquerie et les mots qui servent à masquer l'escroquerie ne font rien à l'affaire. Il ne peut pas y avoir de discussion à ce sujet et quelle que soit la structure de la société à déterminer, celle que nous voulons construire instaurera l'égalité économique. La supériorité du fédéralisme sur le centralisme ou la démocratie n'est plus à démontrer. En dehors même de l'anarchie, et simplement comme lien et système de décision entre tous les éléments qui composent n'importe quelle société, le fédéralisme n'est plus même la solution de demain mais celle qu'on applique aujourd'hui aux grands ensembles économiques administratifs et politiques lorsqu'on ne veut pas cristalliser les oppositions et qu'on désire employer ailleurs des hommes qui ne se considèrent pas comme concertés par le travail qu'on leur propose. Et je ne veux prendre comme exemple que les décisions d'un organisme aussi important que le Marché commun qui ne peut pas faire jouer dans son sein la règle de la démocratie sous peine de voir cet organisme se détruire par le départ de la minorité, et qui applique le système fédéraliste. Et l'on voit, par exemple, et cette remarque est plus bizarre, les partis communistes, farouches partisans du centralisme démocratique à l'intérieur de leur parti, appliquer la règle fédéraliste dans leurs rapports entre eux, sous peine d'éclatement (remarquons d'ailleurs que même cette règle ne protège pas sûrement leur unité, mais cela est une autre histoire).

L'argumentation de Bakounine sur les rapports de l'homme de science et de la société est irréfutable.. Elle pose clairement le problème de l'autorité qui s'attache à la connaissance, que celle-ci soit scientifique ou vienne d'une autre discipline. Elle nous permet à notre tour de poser le problème de l'autorité, de ses rapports avec la connaissance de la tâche à réaliser. Mais tout d'abord, pour fabriquer les objets nécessaires aux hommes, et pour que ces objets soient produits dans un minimum de temps afin que leur prix de revient soit le moins élevé possible et que, par conséquent, tous les hommes puissent en posséder et que, d'autre part, la contrainte que suppose tout travail collectif soit la moins pénible possible, il faut établir un certain ordre dans leur fabrication. Si l'on peut penser qu'à l'échelle de l'organisation générale, des représentants de tout le personnel puissent établir de grandes options, il est certain qu'à l'échelle de la fabrication une autorité intervient. C'est l'autorité de la compétence et la compétence s'exerce non seulement au stade de la fabrication manuelle, mais encore au stade de la coordination, donc dans la distribution du travail, dans le relevé du travail accompli ou dans la coordination du travail parcellaire à assembler en objet fini. Or le personnel hiérarchique que nous connaissons dans les sociétés modernes exerce souvent sa compétence dans deux directions, la coordination et la surveillance de la qualité de la tâche accomplie.

Longtemps les anarchistes ont pensé résoudre les problèmes que règlent les hiérarchies d'autorité dans la société capitaliste classique, par l'éducation, la prise de conscience globale de l'intérêt particulier de chacun. Aujourd'hui nous n'en sommes pas aussi sûrs. La solution passe plutôt par la revalorisation humaine des tâches. Et justement Bakounine, lorsqu'après avoir rendu ce qu'il doit au savant, limite la compétence de celui-ci à la science qu'il professe et refuse à partir de la connaissance de cette science de lui reconnaître des qualités universelles, nous indique dans quelle voie nous devons nous engager. Disons tout de suite qu'en général le système capitaliste a judicieusement réparti les tâches de fabrication et que le problème se trouve faussé seulement à l'instant où cette distribution des tâches est sanctionnée par des avantages mo-

raux ou matériels, lorsqu'elle donne autorité autre part que dans la limite bien précise de l'œuvre à accomplir, lorsqu'elle cesse d'être une autorité de la connaissance précise de la tâche à accomplir pour devenir une autorité globale morale et matérielle qui prétend à l'universalité de l'autorité. Et, en ce sens, toute autorité de discipline est d'autant plus mauvaise qu'elle n'a pas la justification de la compétence. Mais ne nous y trompons pas, dans la société moderne les hiérarchies de caractère disciplinaire sont peu nombreuses et, de toute manière, la société socialiste se doit de les supprimer. L'autorité purement de compétence est encore trop rare. Ce qui est le caractère de l'autorité dans la société moderne c'est justement qu'à l'autorité de la compétence a été jointe l'autorité disciplinaire, ce qui fait que cette autorité disciplinaire est acceptée comme allant de soi puisque sa garantie est le savoir. Déjà, Bakounine posait le problème sans le résoudre, et c'est dans ce sens-là qu'il nous faudra le poser à notre tour. De toute façon, il faut s'ôter de la tête que les tâches dans une société égalitaire s'accompliront au gré de chacun avec comme correcteur éventuel aux fausses notes le bienfait de l'éducation.

J'ai, plus haut, expliqué la part de Kropotkine dans la construction d'un anarchisme global. Son ouvrage *l'Éthique* est justement une recherche du comportement de l'homme dans une société égalitaire. A vrai dire, le caractère de cette morale qui s'appuie sur la science va à l'encontre de la proposition de Bakounine et, pour ma part, elle ne me paraît pas exacte, mais une fois encore ce qui est important n'est pas la solution, à mon avis fautive, qu'il nous propose, mais d'avoir posé le problème qui donne à l'anarchie sa véritable dimension.

Et à la question que j'ai posée plus haut, on peut répondre hardiment: Ce qu'il reste des efforts intellectuels du siècle dernier est l'essentiel: Une méthode économique, un lien de coordination des efforts, une limite à l'autorité que confère le savoir, le cadre pour inscrire le projet anarchiste et un but qui est l'homme. Eh bien, ce qu'il reste, il faut l'opposer, le confronter avec la société industrielle, et c'est de cette confrontation que doivent sortir les méthodes d'action qui s'imposent. Mais avant même de nous livrer à cette confrontation, voyons en quoi cette société est différente de celle que nous avaient décrite les trois grands théoriciens de l'anarchie.

Nous ne pouvons plus nous contenter de mesurer l'évolution de la société moderne à l'aide du schéma établi au siècle dernier par les théoriciens du socialisme. Cela va de soi, semble-t-il, mais toutes les écoles socialistes sont-elles conscientes de cette vérité? Peut-être! Nous ne pouvons pas davantage suivre à la lettre les prévisions que nous ont tracées nos anciens, lorsqu'en proie au dogmatisme ils se sont mêlés de lire dans le marc de café le développement «*inéluçtable*» de la prise de conscience des masses à travers ce développement économique. Le capitalisme en mouvement s'est refusé à suivre le programme qu'on lui avait tracé. Un phénomène s'est produit, que les sociologues du siècle dernier ont ignoré. Certes, l'économie conditionnerait les hommes, tout au moins un certain nombre d'entre eux, mais d'autres engageraient la résistance contre l'impérialisme intellectuel de l'économie, ce qui déréglerait la machine bien huilée que nous avait confectionnée Marx et ses disciples. Cette insolence des faits bousculera les prévisions du matérialisme historique, et créera une situation différente, donc un conditionnement de l'homme décalé par rapport aux prévisions, ce qui nécessitera à chaque évolution de l'économie une nouvelle étude de la démarche révolutionnaire.

C'est pour ne pas avoir compris la nécessité du pragmatisme théorique que le mouvement ouvrier s'est constamment trouvé en retard d'une révolution, comme les généraux étaient en retard d'une guerre. Nous avons vu, au cours des cinquante dernières années, des révolutions socialistes triomphantes aux prises avec une économie héritée de la société capitaliste, se contenter de transformer les méthodes et les justifications morales du système tout en maintenant ce qui était son élément de base, l'inégalité économique.

Les guerres mondiales destinées à régler les problèmes internes des groupes économiques rivaux ont finalement abouti à accélérer l'évolution scientifique et technique de la société décidée à digérer ces évolutions et finalement établir une méthode moderne de percevoir le profit, d'accumuler la plus-value et de stabiliser la propriété entre les mains des particuliers ou de l'État ou, plus souvent, entre les mains de ces deux clans unis pour cette œuvre pie.

Les révolutions destinées à régler les problèmes qui se posent aux hommes, à travers l'évolution, la prise du pouvoir, la dictature d'une classe, ont finalement abouti à la transformation de l'appareil de production et de distribution, sans abolir le système des classes.

Nouvelle économie de classe, la société industrielle a créé pour s'administrer de nouvelles structures qui tiennent compte des expériences du passé. Et elle a pu le faire sans être gênée par une opposition ra-

dicale. Cela a été possible parce qu'il existait entre le système capitaliste et le système socialiste un intérêt fondamental que personne n'avait vu. Cet intérêt commun au capitalisme comme au socialisme c'était le développement de la puissance industrielle de la nation.

L'augmentation de la production n'avait pas seulement pour but le profit, elle permettait à la société capitaliste une accumulation, donc des investissements. Elle permettait également de pratiquer une politique des salaires savamment balancée qui, en accroissant le pouvoir d'achat des ouvriers, faciliterait l'équilibre économique. Le monde ouvrier et ses organisations révolutionnaires, armés de la constatation économique faite par ses théoriciens, et confiants dans le schéma qui traçait le processus d'éclatement de la société capitaliste, attendaient avec une certaine inquiétude le temps où il faudrait traduire dans les faits la prophétie. C'est donc cette inquiétude sur la construction du socialisme au lendemain de la révolution qui les a poussés à une politique parallèle à celle du capitalisme et qui avait pour but de développer la production. Mais cette politique de la production des organisations ouvrières devait orienter les revendications. De cette politique naîtront, la résistance au sabotage, la théorie du bon ouvrier, le réformisme technique qui associera les dirigeants ouvriers et les représentants du capitalisme dans des comités ou des commissions, placés au-dessus des contestations de classes et qui auront pour but l'industrialisation de l'économie. Et dans les pays où théoriquement les travailleurs sont au pouvoir, il se développera une politique de production identique à celle des pays capitalistes. On verra même, dans ce domaine, un échange intellectuel entre les économistes des deux classes antagonistes, ce qui aboutira à une entraide contre nature et dont les travailleurs des deux systèmes feront les frais.

C'est de cette situation qu'est née la convergence entre les États dits socialistes et les États dits capitalistes. Les nécessités de la production les ont conduits les uns et les autres à discipliner l'accumulation de façon à investir dans les secteurs jugés essentiels. Les uns et les autres ont donc été conduits, par des moyens différents dans la forme mais identiques sur le fond, à une convergence qui est caractérisée par l'étatisation du capital, de la plus-value et du profit pour les uns ou à leur réglementation pour les autres. Et cela les a conduits à une politique économique identique qui consiste à déposséder le propriétaire de sa propriété pour ne lui en laisser que l'usufruit, ce qui est suffisant d'ailleurs pour le maintenir dans la classe des privilégiés. De cette nouvelle politique économique est née une nouvelle caste qui domine la classe dirigeants, c'est celle des *Présidents-Directeurs* qui, en France comme en Russie, jouissent des avantages du capital sans le posséder. Bien sûr, dans le monde capitaliste, des secteurs échappent encore au contrôle de l'État. Cependant, de plus en plus, le possesseur d'une fortune la place dans une société où il assume une responsabilité et qui lui sert un salaire énorme qui remplace les «*dividendes de papa*». Et cette société qui, par l'intermédiaire des banques, par la nécessité de trouver des matières premières, et intéressé par les marchés d'État, est rattachée au Plan. Elle est en fait contrôlée par la direction des finances au même titre qu'une entreprise dans un pays dit «*socialiste*». Et si l'on ajoute qu'en Russie on assiste à une libération non pas du capital mais de l'organisation intérieure de l'entreprise, ce qui est un des derniers privilèges de l'entreprise capitaliste, on s'aperçoit que la société économique mondiale converge vers un type d'économie moderne commune à toutes les écoles politiques qui ne sont plus séparées que par des mots ronflants vides de sens.

Naturellement, cette mutation devait avoir des répercussions sur le prix de revient des produits fabriqués et par conséquent sur les salaires. Or, dans la société capitaliste moderne les salaires sont fixés de manière autoritaire par l'État, comme dans la société socialiste russe. Un exemple? Dans certains secteurs, les P.T.T. si l'on veut, l'État alloue au régime une masse de salaire que les représentants ouvriers partagent eux-mêmes. Les travailleurs peuvent encore faire la grève, obtiennent des augmentations de salaires, mais celles-ci ne modifient en rien la masse globale des salaires par rapport au revenu national.

Lorsqu'on suit attentivement les mouvements qui, actuellement, se font jour dans certaines démocraties populaires, on s'aperçoit de la convergence de leur économie avec l'économie du capitalisme moderne, vers une nouvelle forme de l'économie de classe, destinée à conserver à la classe dirigeante son privilège tout en lui retirant la responsabilité d'aventurer son capital garanti par l'État, afin d'obtenir une stabilité qui mette fin aux aventures qui entraînent le capitalisme libéral vers de grands effondrements financiers comme la crise de 1929 par exemple.

Et c'est de cette situation de l'économie moderne qu'est né un homme nouveau, conditionné par de nouvelles réalités économiques, qui ne ressemble en rien au travailleur analysé par Proudhon, par Bakounine ou par Kropotkine, et dont les réactions devant le problème des classes et de la révolution sont tout à fait différentes. Cet ouvrier est marqué par la société industrielle et la marque lorsqu'il exige à l'Est une libération et accepte de l'Ouest une contrainte. Il s'inscrit hors des chemins tracés une fois pour toutes par le matéria-

lisme historique. Il refuse même le détour que lui propose Sartre au nom de l'existentialisme car ce détour doit le ramener au même point. Il brise et continuera de briser le schéma messianiste, ce qui nous oblige et nous obligera constamment à une analyse de son comportement parallèle à une analyse des mutations économiques qui le conditionnent, analyses d'où sortiront non pas une nouvelle doctrine anarchiste mais de nouvelles méthodes de luttes révolutionnaires appropriées à la conjoncture.

Le travailleur français est devenu un petit bourgeois conservateur (il est bien entendu que dans cette analyse je réserve les cas d'espèce). Il est à la fois préoccupé de sécurité et confiant en une évolution de sa condition sociale qu'il considère comme juste. Il est encore trop près de la période difficile pour oublier les difficultés économiques que connurent ses parents et qui, parfois, ont marqué son enfance. Sa génération, placée sous le signe de l'évolution économique, lui a assuré une médiocre sécurité. Les progrès de la technique, autant et même plus que ses luttes, l'ont mis en possession de signes extérieurs de confort qui l'ont rapproché de la classe dominante. Il a sa voiture, son appartement, sa télévision. Il part en vacances. Les lois sociales lui assurent la sécurité. Sécurité médiocre, je le répète, mais qui est celle que procurait autrefois la fortune. Une sécurité plus grande peut-être, car l'État paternaliste, qui n'a qu'une relative confiance dans ses facultés d'épargne, y pourvoit pour lui. Les sciences, les techniques qui nécessitent une main-d'œuvre qualifiée ouvrent à ses enfants la porte des écoles. La ségrégation de classe a disparue. Autre part que sur le lieu de son travail il croit, à tort, être sur un pied d'égalité avec ceux qui, en réalité, le maintiennent dans la servitude économique. Ses fins de mois sont parfois difficiles, mais il sait que pour lui et les siens la période de la faim est révolue. Et pour digérer ses difficultés il lui suffit de regarder l'objet rutilant qui en est la cause pour que la pilule lui soit moins amère.

Il croit d'ailleurs à une évolution continue de sa condition, assurée par le développement des techniques et il craint en même temps qu'un incident freine ou détruise cette évolution continue. Il est pour l'immobilisme, excepté dans le domaine de la recherche de la science, de la technique, car cet immobilisme économique, politique et social lui garantit le développement harmonieux de ce jouet technique dont il attend tout. Parfois, il grogne lorsque le partage des bénéfices est trop lent ou injuste. Mais il élève le ton juste ce qu'il faut pour accélérer le rythme sans pour cela risquer d'en briser le cours. Il est résolument réformiste, dans le cadre d'une société dont seule l'accélération lui garantit le bien-être.

L'histoire et le misérabilisme, dont il est encore trop près pour l'avoir oublié, sont présents à sa mémoire comme un mauvais souvenir. Il se félicite d'avoir échappé à leurs morsures cruelles.

D'autre part, le travail en miettes a créé dans son entreprise une grille de salaires qui de celui du manoeuvre à celui du P.D.G. forment un tout. Il a conscience de pouvoir gravir sinon tous les échelons du moins quelques-uns au cours de sa carrière, et lorsqu'il constate que certains de ces échelons lui sont inaccessibles il ne considère pas cela comme un phénomène de classe mais comme une différenciation due à la connaissance, et son culte du savoir la lui fait considérer comme légitime. Il a suffi d'introduire entre les moyens économiques de son directeur et les siens des moyens intermédiaires pour lui masquer le trou profond qui existe entre eux deux; comme il a fallu lui coller sur le dos des frusques présentables et entre les mains le volant d'une deux-chevaux pour que l'habit ou la Mercedes lui paraisse légitime. Ce qui était le facteur émotionnel de sa révolte, la voiture de son patron, disparaît avec sa propre voiture, même si celle-ci est sans commune mesure avec celle-là.

Contrairement à ce qu'ont cru Marx ou Bakounine, le prolétariat industriel n'est plus un élément révolutionnaire prédominant. Contrairement à ce qu'ils ont cru, il existe une limite au facteur émotionnel produit par l'économie. Cette limite se place un peu au dessus, mais guère au dessus, de la faim. Et au stade où il échappe au conditionnement émotionnel que la crainte de la faim soulève en lui, l'ouvrier ne réagit plus en tant qu'ouvrier victime d'une économie de classe, mais en tant qu'homme victime d'une injustice. Pour lui, l'économie n'est plus ni le seul ni le principal facteur révolutionnaire, même si la refonte économique reste le signe que cette transformation révolutionnaire s'est réalisée. La métaphysique prend alors la relève du matérialisme comme facteur émotionnel créateur de révoltes. On peut dire que c'est de la combinaison judicieuse de ces constatations, le caractère économique et le caractère moral devant lesquels se trouvent les hommes d'aujourd'hui, que naît le refus d'accepter et c'est tellement vrai que toutes les révolutions qui ont éclaté depuis la dernière guerre mondiale, se sont faites au nom de la justice, de la religion, de la patrie, du droit, etc..., même si le facteur économique était sous-jacent.

La société moderne est toujours divisée en classes et le signe palpable de cette division reste la différenciation économique entre les hommes. Mais la prise de conscience de la différenciation ne passe plus seulement par la constatation économique. La révolte moderne prend son aliment dans la différenciation.

sociale, que bien sûr l'économie souligne. L'homme qui exerce une fonction n'a pas la certitude que cette fonction soit inférieure à d'autres, elle est différente. Lorsqu'une fonction est récompensée par un avantage économique, cet avantage dépend moins de la qualité de celui qui l'accomplit que de la rareté de ses facultés ou de ses connaissances. Le travail n'a alors d'autre valeur qu'une valeur marchande qui consiste en la rareté et au besoin que l'économie, dans un moment donné et souvent limité dans le temps, a de ce travail. La valeur de la fonction ne rentre plus en compte que pour la rareté de celui qui peut l'accomplir.

Naturellement, l'homme reconnaît la différenciation et sa nécessité. Mieux, il la revendique comme étant un signe de son autonomie, de sa personnalité, la raison de son existence. Mais il s'insurge lorsque le hasard de l'offre et de la demande justifie une différenciation entre les fonctions. Cette hiérarchie dans les fonctions, qui est sanctifiée par la différenciation économique et qui crée la hiérarchie sociale lui paraît profondément injuste en ce sens qu'elle ne dépend pas de ses qualités propres mais de qualités particulières dont la société a besoin dans un moment donné. Les posséder au moment de la demande, et bénéficier des avantages économiques qu'elles procurent, ne confirme et n'infirme en rien les qualités de l'homme, qui n'a pas choisi ce qu'il voulait être mais qui est! Je sais bien qu'on prétend par le travail améliorer l'homme. Mais la marge est étroite, et pas plus que le sport ne fait d'un gringalet un Apollon, l'instruction ou l'éducation ne confère à un cerveau méditatif l'agilité nécessaire à un bonimenteur.

Le problème que l'anarchisme collectiviste a à résoudre c'est le problème de l'égalité. Pas seulement de l'égalité économique mais celui de l'égalité sociale. Même dans une société d'abondance, les classes continueront d'exister sur la base de la différenciation sociale entre les fonctions, même si ces fonctions ne bénéficient pas d'avantages économiques hiérarchisés. Le point de rupture entre les classes dans la société industrielle c'est l'inégalité sociale que confèrent les fonctions.

Raymond Aron l'a bien compris. Dans *La Lutte des Classes* il écrit: «*L'inégalité économique n'a plus aujourd'hui la même signification que dans le passé*». Et plus loin il ajoute avec un certain cynisme: «*Le fait que les travailleurs se répartissent suivant une échelle de fonctions et du même coup de rémunérations, paraît dans une certaine mesure équitable, car les deux inégalités (l'économique et le social) sont liées l'une à l'autre et la justice au moins proportionnelle paraîtra satisfaite*». Lorsqu'on sait que ce bon apôtre professe à la Sorbonne, on comprend tout de suite que si les problèmes de la société moderne n'ont pas fait l'objet d'études poussées de la part du mouvement révolutionnaire, la bourgeoisie intellectuelle sait que ces études verront le jour inmanquablement et déjà elle prépare ou fait préparer par ses professeurs des arguments qui, s'ajoutant à ceux qui justifient l'inégalité économique, démontreront la nécessité de la différenciation sociale des fonctions.

Ce problème n'est pas seulement un problème économique, mais également un problème d'organisation interne de l'entreprise. Il nous faudra le résoudre.

Plus le niveau économique de la masse ouvrière augmentera, moins elle sera sensible à la différenciation économique mais plus elle prendra conscience de la différenciation sociale créée par la valeur morale attribuée à la fonction. Ainsi, on a vu, chaque fois qu'une mutation a abouti à un transfert des fortunes, le nouveau riche n'avoir de cesse que de voir disparaître la différenciation sociale qui persistait malgré son privilège économique nouveau. Les Américains, eux, ont bien senti les ressorts qui agitaient les hommes, et dans le domaine du nivellement social des fonctions ils ont été aussi loin que le permettait le maintien d'un régime de classe.

Dans le monde occidental tout au moins, car les problèmes du tiers monde sont naturellement différents, le vieux schéma marxiste sur la lutte des classes est périmé. Il existe toujours des classes, mais leur limite est imprécise et le système du salaire qui servait autrefois de frontière entre elles ne rime plus à rien. Déjà une fois dans l'histoire un phénomène similaire avait laissé désarmés les hommes associés pour la défense de leurs intérêts. C'était au Moyen-Age. Les hommes s'étaient organisés dans des corporations créées pour protéger l'ouvrier qui travaillait de ses mains, contre le seigneur, le clerc, le fonctionnaire royal. La corporation, à la suite de l'offre et de la demande, se divisa en métiers nobles qui formeront la classe dirigeante actuelle, et en métiers subalternes qui donneront naissance au prolétariat industriel. C'est de la différenciation accordée à la fonction, ou plutôt pour l'époque que j'évoque, aux métiers, qu'est née la société de classe. Aujourd'hui c'est la fonction qui est, dans la société industrielle, l'élément sur lequel repose le principe de classe.

Et lorsqu'on veut opposer une économie libertaire à la société industrielle c'est d'abord la fonction qui, dans l'entreprise, doit retenir toute notre attention. Ces fonctions que nécessite l'entreprise, il faut les regarder.

der en écartant tout ce qui en fausse le caractère, tout ce qui leur est ajouté et qui en masque leur réalité concrète, qui leur est étranger. Et ce qui fausse le caractère de la fonction dans l'entreprise, c'est la différenciation économique qu'on lui accorde, c'est l'autorité générale qu'elle confère en dehors et au-delà même de la connaissance particulière qu'elle suppose. Et si l'on attribue à la fonction un certain nombre de particularités qui lui sont étrangères, cela tient à deux raisons. La première raison, c'est la difficulté de trouver un élément capable de la remplir, et nous sommes sous le signe de l'offre et de la demande du libéralisme. La seconde vient du caractère de classe qu'on entend lui conférer. Son importance la suppose remplie par un homme appartenant à la classe dirigeante. Alors elle n'est plus ouverte à tous, mais aux initiés seulement. Et de nouveau on repense au rôle du maître dans la corporation, seul initié à certains mystères professionnels.

Dans le premier des cas cités, l'élargissement de la connaissance, la prolongation de la scolarité, mettront fin à la rareté du personnel susceptible de remplir une fonction, donc en feront tomber le prix qui résultait de la rareté. Ce problème n'en est plus un, sinon au contraire de voir une abondance de candidats aux fonctions autrefois réputées comme nobles. C'est aujourd'hui, au sein même de l'économie industrielle, le problème des cadres réduits au chômage. Mais, naturellement, à part les bénéficiaires des avantages que procurent certaines fonctions, personne ne croit au génie particulier de ceux qui les assument, ni à l'impossibilité de les remplacer par des hommes se contentant d'un revenu plus modeste. Car par elles-mêmes ces fonctions possèdent, en dehors des avantages pécuniaires qu'elles procurent actuellement, un certain nombre d'autres avantages de caractère intellectuel qui suffisent à en faire l'objet de l'ambition des hommes, ou d'autres susceptibles de satisfaire leur confort. Vous en doutez? Soyez sûrs que pour un salaire égal et confortable, le mannequin d'un grand couturier, ou la rédactrice de *Elle*, préféreront les Champs-Élysées au travail de la chaîne chez Renault.

C'est donc la deuxième raison que j'évoquais plus haut qui conditionne la hiérarchie économique et l'autorité de la fonction dans l'entreprise. Maintenir, on plutôt trouver dans le personnel qui occupe des hautes fonctions, les dirigeants qui constituent la technocratie qui assurera la pérennité du système en même temps qu'elle défendra ses avantages particuliers, tel est le souci de cette économie convergente de l'Ouest comme de l'Est qui maintient la différenciation des fonctions afin de trouver les classes dirigeantes nécessaires à son équilibre. En conservant à la fonction sa différenciation sociale, la société industrielle perpétue à tous les échelons cette âpre lutte qui maintient les hommes dans le circuit économique qu'elle a tracé, ce qui est indispensable à sa survie. Elle n'ignore pas que, lorsque la fonction n'est plus l'objet d'une compétition où le gagnant reçoit un haut salaire ou la considération sociale qui le différencie des autres, elle prend tout naturellement sa place dans l'entreprise, et si celui qui l'assume peut le faire c'est qu'il possède un certain nombre de particularités qui le lui permettent et qui ne sont ni supérieures ni inférieures à celles que requièrent d'autres fonctions, mais qui sont simplement différentes.

Ce problème de la fonction dans l'entreprise, que le projet de l'anarchisme collectiviste devra régler, n'est plus seulement un problème économique, un problème de classe, mais un problème d'hommes. Et c'est une autre raison pour laquelle la métaphysique prend la relève du matérialisme dans la prise de conscience de l'aliénation d'une classe.

La dégénérescence du capitalisme traditionnel, celle du socialisme marxiste, comme la convergence de la société industrielle vers une société de classe à caractère technocratique, ne sont ressenties que confusément par le monde du travail qui a perdu le goût du risque et qui fait reposer son avenir sur l'évolution scientifique et technique. Seule la jeunesse des écoles, chez qui vivent encore les réflexes émotionnels suscités par les joutes intellectuelles, pose de façon confuse et tapageuse le problème de la société, et cela à l'échelle mondiale. Feu de paille bien sûr, mais la vague en se retirant pour rejoindre sa classe laissera sur le rivage révolutionnaire une écume qui le fécondera. Socialisme et liberté, matérialisme et métaphysique. A vrai dire, la confrontation entre l'anarchisme collectiviste et la société industrielle moderne a commencé et les manifestations de jeunes en colère ne sont rien d'autre qu'une recherche de l'équilibre entre les exigences du travail collectif et le besoin d'être soi-même.

On serait, bien sûr, tenté de discerner dans les mouvements qui secouent les démocraties populaires, une prise de conscience du mouvement économique qui, dans les pays socialistes relaie le capitalisme traditionnel tout en maintenant ses servitudes. Ce serait une erreur. Naturellement, dans ces pays, la jeunesse joue le jeu traditionnel, mais les mutations auxquelles on assiste à Prague ne touche pas l'essentiel qui reste la différenciation des fonctions. Là comme autre part, devant le malaise de la population et de la jeunesse, la classe dirigeante essaie, en modifiant les structures, de trouver une assise qui lui permette de se continuer. La démocratisation, à laquelle ces dirigeants ont recours, est le plus sûr gage de l'échec qui

les guette. Introduire le libéralisme bourgeois dans le socialisme autoritaire, ce n'est pas le redresser mais en accélérer sa désagrégation.

Née au siècle dernier, la société capitaliste s'est développée sous deux aspects différents. Le premier fut un accord général pour créer une société industrielle en marche vers l'abondance. La seconde, on désaccord profond sur la répartition des bénéfices non seulement économiques mais sociaux qu'on escomptait de cette économie moderne. De l'abondance, la bourgeoisie espérait tirer les éléments qui apaiseraient les classes aliénées et renforceraient son système d'exploitation. Les organisations marxistes désiraient, sinon abolir le système, au moins le rendre supportable par l'amélioration des conditions économiques et en tout cas en changer les bénéficiaires, la nouvelle classe jouissant des avantages de l'ancienne. Aujourd'hui, on constate que les intérêts de l'un et l'autre système se confondent et que les oppositions dans le partage économique qui peut aller jusqu'à la guerre, masquent leur convergence vers une économie technocratique.

Marx, compilateur de génie, avait repris tous les travaux du socialisme utopique et de l'école libertaire du socialisme pour dresser le bilan de la société industrielle qui s'ébauchait. S'il s'en était tenu là, son œuvre eut été inappréciable à l'humanité. Mais, poussé par son démon intérieur il devait, à travers cette somme de toutes les recherches des économistes du siècle dernier, tracer un cadre où il enfermerait l'avenir, et contre lequel l'homme viendrait buter. Tous les hommes, toutes les classes. Les socialistes comme les capitalistes. Les premiers, en suivant fidèlement le schéma marxiste, pensaient aboutir au socialisme. Les seconds, en isolant et en appliquant certaines formules centralistes, espéraient coordonner et renforcer une économie que le libéralisme menait à sa fin naturelle. De toute façon, par les contraintes qu'il imposait aux uns comme aux autres, le matérialisme historique concourait au développement de la société industrielle, même si cette société n'établissait pas le socialisme, même si cette société restreignait le champ du système capitaliste.

Dès l'origine, le marxisme souleva des objections. Des esprits avisés s'aperçurent que l'interpénétration de l'homme avec son milieu créait des situations imprévisibles qui rendaient le schéma marxiste inapplicable. On peut dire qu'à l'instant même où le marxisme naissait dans la conscience des hommes, des hérésies qui se voulaient correctives naissaient également et cela suivant un processus qui est celui de tous les dogmatismes qu'ils fussent politiques ou religieux. Et ce ne fut pas un hasard si la révolte vint d'Allemagne. Là, il existait un parti fort et les dirigeants ne travaillaient pas dans l'abstrait mais sur de la matière vivante. Bernstein, puis Kautsky, tentèrent d'injecter au matérialisme historique le sérum démocratique. Le moins qu'on puisse dire c'est que cette tentative ne fut pas heureuse et la social-démocratie qui en fut le fruit, loin de corriger le marxisme le poussera dans la voie de la société industrielle et orientera le capitalisme vers les concentrations et les planifications qui furent son salut et sont à l'origine de la convergence de l'économie capitaliste et de l'économie soviétique vers une nouvelle économie du profit dominée par les grands commis de l'État et de l'Industrie. Puis vint Lénine, esprit retors et sans vain scrupule. Lui ne s'embarrassa pas de considérations doctrinales. Sous une orthodoxie de surface, mais hautement revendiquée, il fit à la fois appel à l'opportunisme et à l'autorité pour régler les problèmes que lui posait la concentration, dans les mains de l'État, du profit, de la plus-value et du capital. Et il n'y a que les imbéciles ou les intellectuels bafouilleurs pour croire réellement que la N.E.P. ou le *Centralisme démocratique* ont quelque chose à voir avec l'enseignement de Marx... La tentative de Lénine ne fut pas plus heureuse que celle de Kautsky, en ce sens que cinquante ans après la révolution il existe encore des classes en Russie. L'échec de Kautsky, comme celui de Lénine, sont à la base du désarroi qui aujourd'hui secoue les démocraties populaires et soulève la jeunesse. En réalité, le marxisme est mort et confusément les hommes qui de loin, sans trop savoir ce qu'il était, lui firent confiance comme ont fait confiance aux évangiles, cherchent autre chose. Mais il y a les autres!

Les autres ce sont tous ces professeurs qui, depuis des années, encombrant les partis ouvriers où ils faisaient figure d'oracle en assénant sur le crâne des malheureux opposants quelques versets du Capital. Ceux-là ne renoncent pas à trouver une voie, un sérum, qui humanise une doctrine aux structures moyenâgeuses. Le libéralisme bourgeois, l'autoritarisme n'avaient pas réussi à sauver le marxisme de ses propres tares... Qu'importe! Il restait la pensée libertaire, l'anarchie. Et l'anarchie allait pouvoir donner au marxisme une prise sur la vie, sur l'homme dont le matérialisme historique était totalement dépourvu. Et puis on restait dans la ligne, Marx n'avait-il pas écrit quelques lignes, parmi des centaines de mille d'autres, où il était question du dépérissement de l'État. Et de se mettre au travail. De fouiller les œuvres de jeunesse. De rappeler la correspondance avec Proudhon, la traduction du Capital par Bakounine, le fin de Kropotkine. C'est Daniel Guérin qui s'est fait le chantre de l'anarchisation du marxisme. Autour de lui quelques jeunes et futurs professeurs qui depuis dix ans ont passé par tous les mouvements où la longueur de la barbe servait d'insigne, et reçoivent à l'Université un enseignement économique auquel le matérialisme historique sert de pierre angulaire. Plus pour longtemps peut-être car je me suis laissé dire que du côté de la rue d'Ulm on

s'était remis à la lecture du socialisme utopique, de Fourier et de Proudhon. De toute manière, pour Guérin le problème reste le même que pour Kautsky. Comme lui il se heurtera à la remise en question permanente des données économiques de la société de classes et surtout à une révision permanente de la mentalité de l'homme aliéné, de ses réactions, et par conséquent des moyens de lutte pour abattre la société industrielle moderne.

Beaucoup plus que l'expérience qui se déroule à Prague, ou que la refonte doctrinale proposée par Guérin pour sauver le marxisme, la révolte des jeunes est significative, non pas par ce qu'elle apporte, mais par ce qu'elle rejette, même lorsqu'elle le nie. Ce qu'elle rejette, c'est Dieu, l'État, Marx, c'est-à-dire la société avec les trois éléments qui la composent. A eux ensuite de constater qu'après l'échec du marxisme à résoudre le problème fondamental de l'inégalité économique et sociale entre les hommes, seuls restent en présence la société industrielle qui, par tous les moyens, essaiera de conserver à sa classe dirigeante les moyens économiques qui justifient la différenciation sociale, ce qui lui permet de se continuer à l'abri de valeurs reconnues comme la science et la technique, et l'anarchisme collectiviste auquel Proudhon, Bakounine, Kropotkine ont tracé les grandes lignes et dont nous devons, nous, à partir d'un examen sérieux de la société moderne et de l'homme qui en est issu, élaborer les méthodes de lutte concrètes.

Maurice JOYEUX.
